



1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#281 | 14 octobre 1925



« À un moment donné, Loveman reçut la visite de son collègue poète alcoolique Hart Crane (anciennement de Cleveland), qui venait de rentrer de la campagne et n'était "illuminé" que par son alcool bien-aimé. Pauvre Crane ! Un véritable poète et un homme de goût, descendant d'une ancienne famille du Connecticut et gentleman jusqu'au

bout des ongles, mais esclave d'habitudes dissolues qui vont bientôt ruiner à la fois sa santé et sa beauté encore frappante ! Crane est parti au bout d'une heure environ, et la réunion s'est poursuivie. »

Opposition de destins : Haret Crane a 9 ans de moins que Lovecraft, et mourra avant lui, se suicidant en se jetant à l'arrière d'un paquebot qui le ramène du Mexique, en 1932. Œuvre poétique brillante, voire fulgurante, reconnue dès la parution en 1930 de son « Pont de Brooklyn ».

En 1926 paraîtra son premier livre, « White Buildings » avec une épigraphe de Rimbaud, « la fin du monde en avançant », d'où le jeu de mots de Lovecraft. Lui aussi de Cleveland, et lui aussi homosexuel, si Hart Crane apprécie peu Lovecraft, il reste un proche de Loveman, lequel oscillera en permanence entre les deux cercles.

[1925, mercredi 14 octobre]

Up early — write letters — out to barber's — back & downtown — see SL & MK — RK arr — RAIN — dinner automat — sub. to 169 — with dishes & c. via Scotch Bakery to SL's. Morton there. Crane drop in — discussion — out for coffee — refreshments — wash dishes & discuss, pack up & disperse — to 169 & write — retire. [In margin : RAIN.]

Levé tôt. Écrit des lettres. Sorti pour le coiffeur. Retour puis centre-ville, je rejoins Loveman et Martin Kamin. Arrivée de Kleiner, on va dîner à l'Automat. Pluie. Puis métro retour au 169. Avec ma vaisselle et arrêt à la Scotch Bakery trajet jusqu'à chez Loveman. Morton y est déjà. Hart Crane fait une apparition. Discussion, je sors chercher le café, puis dégustation des pâtisseries. Je fais la vaisselle pendant qu'ils discutent encore, puis je remballer et on se sépare. Retour 169, écrit, et couché.

La chance de retrouver, pour passer au travers des notes sibyllines, le détail de la lettre, mais même un peu plus. C'est l'écart avec les routines qui nous renseigne sur la vie ordinaire elle-même. Ainsi, la lettre est écrite en au moins deux épisodes distincts : le premier rédigé avant d'aller chez le coiffeur (Sonia arrive le lendemain, nous prévient-il), et racontant ce que sera l'essayage du nouveau costume, le deuxième rédigé une fois sorti de chez le coiffeur (il nous raconte) et ce qu'a été l'essayage du costume avec ses retouches. Seule nuance qui l'attriste : pas d'échantillon de tissu disponible pour envoyer aux deux tantes, il propose de leur envoyer le gilet, qu'elles devront lui retourner ensuite. Et belle digression cela nous vaut sur ses rêves de penderie fournie de costumes et presque un goût de luxe dont il ne sait pas encore qu'il ne pourra jamais le satisfaire. Écart avec la routine, parce que la réunion (« semaine Leeds » nous précise-t-il, se tiendra chez Loveman : oui, mais Loveman n'a même pas de vaisselle ni tasse pour le traditionnel café de minuit, avec crumble et tarte aux pommes : « incapable de s'occuper de tâches ménagères », dit Lovecraft de Loveman. On va donc, sous pluie battante et permanente, revenir charger dans une valise les tasses et soucoupes de Lovecraft, sans oublier le pot à café acheté en juin. Et les imaginer, toujours sous pluie, Loveman avec la valise, Lovecraft avec sous son manteau (le vieux de 1909) les pâtisseries dans leur pochon de papier. Et c'est lui qui fera la vaisselle : il tient à le préciser à Lillian, par fierté ? ou juste parce que tout le détail de ce qui concerne le « gang » relève de l'histoire littéraire ? Et zut, Kleiner casse une des petites tasses bleues. Par contre, c'est de mon fait que j'isole de la lettre l'épisode de la visite de Hart Crane.

James Robertson, conducteur du train express Nyack-Jersey City de la Northern Railroad du New Jersey, a dû hier matin freiner d'urgence pour arrêter son train après avoir percuté une voiture tombée en panne sur le passage à niveau de Clifton Avenue à Tenafly. N. J. Robertson avait vu un homme sortir une femme et un enfant de la voiture avant que le nez de sa locomotive ne la détruise, mais il n'était pas sûr que tous les passagers aient pu s'échapper. Il est retourné en courant au passage à niveau depuis l'endroit où il avait arrêté le train, à plus de 200 mètres de là. La première personne à l'accueillir était son gendre, John Burrows, de Tenafly. « Qu'est-ce que tu fais ici ? » demanda le conducteur. « Eh bien, cette voiture c'est la mienne », répondit l'automobiliste. Burrows conduisit alors Robertson vers sa femme, la fille de Robertson, et son petit-fils, que le mari et le père avait pu faire descendre à temps de la voiture. Robertson fut bouleversé pendant quelques instants lorsqu'il réalisa à quel point il avait failli tuer son propre petit-fils, mais il reprit ensuite sa place dans sa cabine et reprit sa route.

Engineer Finds Daughter and Baby Unhurt Beside Wreckage of Auto His Train Had Hit

James Robertson, engineer of the Nyack-Jersey City express of the Northern Railroad of New Jersey, jammed on the brakes yesterday forenoon and stopped his train after it had struck an automobile which had become stalled on the Clifton Avenue crossing at Tenafly, N. J.

Robertson had seen a man drag a woman and a child out of the automobile before the pilot of his engine splintered it, but he was not sure that all the passengers in the car had escaped. He walked back to the crossing from the point, more than an eighth of a mile away, at which he had brought the train to a stop.

The first person to greet him was his son-in-law, John Burrows of Tenafly.

"What are you doing here?" asked the engineer.

"Why, that car that was wrecked was mine," replied the motorist.

Then Burrows led Robertson over to his wife, a daughter of Robertson, and his little grandson, whom the husband and father had rescued from the automobile.

Robertson was unnerved for a few moments when he realized how near he had come to killing his own kin, but later took his place in his cab and resumed his run.

ANNEXE

mercredi 14 octobre,

journée bien chargée, et vaisselle cassée

« Je me suis réveillé tôt ce matin, et j'ai reçu un appel téléphonique de Loveman, m'informant que l'ancien associé de Kirk avait un travail de dactylographie à faire, que je pourrais obtenir si mes tarifs étaient suffisamment bas. La dactylographie est une épreuve terrible pour moi, mais j'accepterai la commande si Kamin est prêt à payer le tarif en vigueur (75 cents pour 1 000 mots), comme je viens de le vérifier dans les colonnes publicitaires du *Writer's Digest*. Je vais le voir à ce sujet en fin d'après-midi, avant de me rendre à la réunion (semaine Leeds) chez Loveman. En attendant, je vais m'attaquer à ma correspondance et peut-être aller chez le coiffeur si j'ai le temps. Je ne sais pas si je pourrai préparer cette lettre pour l'envoyer avant la réunion. Vendredi, S.H. sera de retour pour peut-être deux ou trois jours. Elle m'appellera à midi et nous nous donnerons rendez-vous vers 17 h 30 pour dîner. En attendant, j'aurai été chercher mon nouveau costume, que je porterai de suite s'il me va, mais que je laisserai retoucher si (comme c'est plus probable) les premières modifications ne suffisent pas. Je n'ai jamais vu un costume qui allait parfaitement après une seule série de retouches. [...] Jeudi soir, 19 h 15 Eh bien, le costume est arrivé ! La veste et le pantalon m'allaient comme un gant, et le tailleur a retouché le gilet pendant que j'attendais. Et quel résultat ! Ce costume est absolument somptueux, et je ne pense pas oser le porter tous les jours. Ce n'est certainement pas un simple costume à 25 dollars, car en inspectant tous les détails de la confection, je constate qu'il est plus soigné (au niveau de la doublure, des boutonsnières, etc.) que même ma superbe affaire de juin dernier. Avec sa texture luxueuse, sa coupe impeccable et son ajustement parfait, il respire le confort, la sérénité et la bonne éducation ; et il est certainement tout autant un vêtement de gentleman que les nouveaux costumes pour lesquels Kirk a payé beaucoup plus cher. J'ai, en vérité, toutes les raisons de croire que le prix de 34,50 \$ était honnête ; et je ferai certainement appel à cette maison (dont je joins la carte de visite) chaque fois que les circonstances me le permettront. Je sais que S.H. sera enthousiaste demain, et j'ai presque envie d'aller chez Kirk ce soir (où la bande est en train d'écrire des enveloppes) pour le montrer ! Le seul problème, c'est qu'il est trop beau pour être froissé en le portant — je devrais le garder dans une vitrine et acheter un costume bon marché à porter ! Oui, j'apprécie vraiment les beaux vêtements, ceux qui sont sobres et riches. C'est une forme de plaisir esthétique auquel je m'adonnerais pleinement si je disposais des ressources nécessaires : être toujours habillé avec un luxe et une immaculété sobres, et posséder une immense garde-robe de vêtements sobres et aristocratiques pour

offrir chaque jour cette variété de bon goût et sans ostentation qui sied à un gentleman. [...] . J'ai trouvé un meilleur coiffeur que le mois dernier (il faut prendre ce que l'on trouve dans ces endroits à 40 centimes ! Un salon classique comme celui de Flatbush où j'allais l'année dernière coûte 60 centimes), et j'ai donc une coupe soignée et parfaitement équilibrée qui va avec mon nouveau costume. De là, je suis allé en ville pour voir ce type au sujet du travail de dactylographie, et je pourrais obtenir la commande dans une semaine environ, ce qui m'aidera beaucoup à payer ma facture de pétrole si cela se concrétise, même si ce travail est particulièrement stressant et épuisant pour moi, et impossible à faire longtemps d'affilée. De là, je suis allé à la librairie où désormais travaille Loveman, et l'y ai trouvé avec Kleiner, nous nous sommes rendus ensemble à l'Automat (celui de la 14^e rue) pour dîner : j'ai pris du bœuf et une tourte à la viande hachée. Nous avons ensuite relevé le col de nos manteaux (car il s'était mis à pleuvoir) et nous sommes revenus au métro ; de retour au 169, j'ai chargé ma vaisselle, l'argenterie, les plateaux et mon pot à café dans la valise pour les emmener chez Loveman — j'avais proposé de faire le traiteur, car il est pratiquement incapable de s'occuper des tâches ménagères. En chemin, nous nous sommes arrêtés à la Scotch Bakery pour acheter un crumble et des tartes aux pommes, que j'ai abrités sous mon manteau (celui de 1909) tandis que Loveman portait la valise. En arrivant chez Loveman, nous avons trouvé Mortonius déjà là, accueilli par l'aimable vieille propriétaire (celle dont vous aviez fait connaissance) et se mettant à l'aise. S'ensuivit une séance très vive et agréable, au cours de laquelle Morton nous montra ses derniers minéraux, tandis que la discussion générale allait bon train. [Ici la visite de Hart Crane.] À 11 heures, je suis sorti chercher le café, pataugeant sous la pluie, et j'ai trouvé à la cafétéria un adorable petit chaton noir et blanc dont les gracieuses pitreries m'ont retenu un bon moment. Je suis ensuite revenu et nous avons servi les mignardises (j'avais apporté des serviettes en papier), puis j'ai lavé et rangé vaisselle et argenterie pendant que la bande discutait de poésie. Kleiner — maudit soit sa maladresse ! — a cassé une de mes tasses en porcelaine bleue, ce qui en fait deux de cassées, si l'on compte celle que Kirk a fait tomber en février dernier. Je dois retourner en acheter deux autres au magasin à 10 cents pour compléter mon service. Je n'en ai cassé aucune, malgré mon utilisation constante de ces articles ! Bon, nous nous sommes séparés vers 1 heure du matin, et je suis retourné au 169. Fatigué, je me suis couché immédiatement et j'ai dormi jusqu'à tard dans la journée.

